
“Notre **odyssée de** **mai 40...”**

Jean-Marie Gendarme

Préface:

Je suis né fin 1947. La dernière guerre était terminée depuis 2 ans.
Ma grand mère maternelle est décédée le 8 mai 1939 et mon grand-père maternel le 30 décembre 1950.

J'ai donc peu connu mon grand-père Jules et à vrai dire, je n'en ai aucun souvenir.

Pour ce qui est de mes grands-parents paternels, je m'en souviens très bien et je garde d'eux beaucoup de souvenirs. Souvent, mon frère et moi allions chez eux au 148 rue Walthère Jamar à Ans. Ils nous parlaient de la guerre; des guerres devrai-je dire car les gens de leur génération en avaient connu deux.

Avec le recul des années, il me semble qu'ils avaient plus souffert de la première que de la seconde. Il est vrai qu'ils habitaient dans la côte d'Ans, non loin du fort de Loncin et que son épopée avait marqué les mémoires et les souvenirs.

Mais pourquoi vous parler de mes grands parents me direz-vous ?

Parce que, avant l'ère de l'informatique et des télécommunications, la mémoire humaine et la tradition orale avaient encore toute leur importance.

Tout au long de notre jeunesse, ils nous ont raconté la guerre, la première, la grande. Malheureusement la mémoire oublie.

J'ai maintenant le regret de ne pas avoir pris des notes de ces récits.

Une grande partie de ces histoires ou de l'histoire est donc oubliée. C'est avec le vécu des gens que l'on écrit aussi l'histoire.

D'aucuns parlent de la petite histoire. Moi j'ose affirmer qu'il n'y a pas de petite ou de grande histoire. Il y a l'Histoire: celle vécue par les gens de l'époque, à l'endroit où ils vivaient et avec les personnes avec qui ils vivaient.

Ces récits faisaient partie de notre patrimoine local et maintenant c'est trop tard, les narrateurs sont partis avec leurs histoires dans leurs bagages.

C'est donc la principale raison de ce récit. Si je ne l'écris pas, dans quelques années j'en aurai oublié une partie, parce que je n'ai pas vécu cette époque.

Ceux à qui je raconterai cette partie en oublieront aussi une partie et ainsi, dans une ou deux générations, tout ou presque sera oublié.

Je n'ai pas la prétention d'écrire quelque chose qui sera lu par des centaines de personnes, mais je voudrais que dans quelques années, les descendants de notre famille trouvent une trace écrite de ce que nos parents ont dû faire pendant la deuxième guerre. C'est si l'on veut une petite partie de l'histoire de notre famille.

Elle est écrite avec des mots simples, sans grandes fioritures puisque je ne suis pas un littéraire et encore moins un écrivain.

Il restera sans doute des fautes de syntaxe, de grammaire voire d'orthographe...
Ce n'est pas l'important.

L'important c'est le contenu, c'est l'histoire, c'est le récit.

Introduction:

Un samedi soir de décembre 1995, j'avais réuni dans la maison de mes parents au 183 rue Walthère Jamar à Ans, les deux principaux acteurs de cette épopée; mon oncle Michel, le frère de papa, et maman.

Étaient aussi présents à cette réunion, Elisabeth Moreau qui partage la vie de l'oncle Michel, papa, mon épouse Andrée et mon fils François.

Vous me direz sans doute:

- Mais comment as-tu fait pour prendre autant de notes en une soirée ?

Je vous répondrai bien simplement que j'ai utilisé les techniques actuelles de l'interview, c'est-à-dire quelques questions préparées pour "lancer" le débat, un enregistreur et quelques cassettes...

Quelques jours plus tard, j'ai retranscrit l'intégralité des dialogues.

Maintenant, à partir de ce document, il est beaucoup plus facile d'en faire un récit plus littéraire...

Cette introduction me semblait surtout nécessaire pour ceux qui liront ce récit dans 5, 10, 20 ans... ou plus... qui sait ?

Je vous en souhaite bonne lecture.

Un peu d'histoire:

A l'aube du 1er septembre 1939, l'Allemagne attaque la Pologne. Dès lors, les traités d'alliance vont jouer. Le 3, la Grande-Bretagne puis la France déclarent la guerre au IIIe Reich. Aussitôt, comme prévu, la Belgique proclame sa neutralité.

L'Angleterre, la France et l'Allemagne ont pris acte de la détermination du gouvernement belge de défendre avec toutes ses forces les frontières de la Belgique contre toute agression ou invasion et d'empêcher que le territoire belge ne soit utilisé en vue d'une agression contre un autre Etat, comme passage ou comme base d'opérations par terre, mer ou dans les airs; d'organiser à cet effet de manière efficace la défense de la Belgique.

La mobilisation a effectivement commencé le 25 août. Les deux-tiers des formations belges font face au sud.

Les forces du IIIe Reich mettent tout le paquet contre la Pologne. A l'ouest elles n'ont qu'un cordon de troupes. Lorsque se produira l'offensive française attendue entre Rhin et Moselle, la répartition des troupes belges le long des frontières se modifiera. La France ne se démène guère pour sauver la Pologne. Les opérations en Sarre sont lentes à démarrer et elles ne constituent qu'une parodie d'offensive.

Le 12 septembre la décision est prise d'arrêter les frais.

Commence alors, à l'Ouest, un silence des armes fort déroutant. Roland Dorgelès lui donnera un nom: "Drôle de Guerre".

La Belgique et son peuple regardent ce qui se passe en dehors des frontières et chacun espère ne pas revivre les événements de 1914.

Elle se veut indépendante et elle applique la "politique de neutralité". L'appellation est nouvelle, non l'esprit qui l'anime. Ce qui n'a pas changé non plus c'est l'impréparation notoire de la France et de la Grande-Bretagne.

Fin septembre Varsovie capitule et la Pologne est écrasée. L'Allemagne déplace l'élite de ses forces vers l'ouest.

Au début de novembre, la situation se tend. Les forces allemandes dénombrées à la frontière occidentale du Reich se montent à quatre-vingt-cinq divisions. Le 8, Bruxelles apprend de Berlin que l'attaque est fixée au 12. L'armée est mise en état d'alerte. Les Pays-Bas sont encore plus inquiets que nous. Mais le 12, le ciel est bouché; il pleut à verse et le mauvais temps aura raison de l'instinct belliqueux d'Hitler.

Les appréhensions renaissent à l'approche du nouvel-an. De nouveau, les bruits alarmants se multiplient. Le 10 janvier 1940, un incident se produit. Un avion estafette allemand fait un atterrissage forcé, en cassant du bois, aux confins du Limbourg hollandais. Le passager - un major parachutiste - est porteur de documents ultra-secrets. A deux reprises, il tente de les brûler. Les pièces sauvées du feu lèvent néanmoins davantage qu'un coin du voile sur les intentions des Allemands.

On les savait préparant un plan. On a désormais une idée de son contenu mais les papiers saisis n'indiquent toutefois aucune date d'exécution. Hitler sachant son jeu percé à jour, a décidé que l'attaque se produirait le 14 janvier à l'aube. Derechef, l'armée est alertée mais le temps décide autrement. Un épais brouillard recouvre les côtes et rien ne se passe. Hitler s'est résigné à reporter ses projets à des temps meilleurs.

Je vous passe les tensions qui naissent entre la France, la Belgique et la Grande-Bretagne.

Le 9 avril, les allemands occupent le Danemark et débarquent en Norvège. Dans cette aventure, les allemands perdent une partie de leur flotte mais restent maîtres du pays des fjords.

En attendant, l'occident paraît moins menacé. Du coup, les vieux démons refont surface et la Belgique se paie le luxe d'une crise "exclusivement et intégralement" belge. Elle est politique et... linguistique... Le 25 Avril, le Premier ministre, Hubert Pierlot, remet la démission du gouvernement au Roi. Léopold III la refuse sèchement.

En mai, les avertissements se multiplient et une première date est avancée: celle du 8 mai. Hitler l'a retenue, en effet. Cependant, au jour dit, rien ne se passe. La météorologie a encore eu le dernier mot. Mais c'est la dernière fois.

Le 9 mai, les permissions sont rétablies et l'alerte est levée. Le vendredi 10 mai 1940, au petit matin radieux d'une superbe journée de printemps, la Belgique est plongée brusquement dans la guerre. L'invasion a commencé très exactement à 4h35. Ecoutons maintenant mon oncle Michel et maman nous raconter leur histoire.

Le jeudi 9 et vendredi 10 mai 1940:

Oncle Michel raconte:

En mai 1940, je suis vicaire à Ouffet, un petit village du Condroz. Le 9 mai, je reçois au vicariat Marcel Kuppens. Il est mobilisé en qualité d'aumônier militaire à l'hôpital de campagne de l'armée installé rue Léon Mignon à Liège.

Comme les permissions sont rétablies, il est en congé et me rend visite.

Dans la nuit du 9 au 10 mai, vers 3 heures du matin, on sonne à la porte du vicariat. On rappelle un séminariste qui est mobilisé à Ouffet et qui loge aussi chez moi.

Rapidement, il ramasse ses affaires dans une valise et se rend au cantonnement d'Ouffet.

Vers 5h00 du matin le téléphone sonne. Marcel Kuppens est lui aussi rappelé à Liège. Il prépare ses affaires et se rend près du café Marcourt pour prendre le premier bus.

Dans le village, tout le monde ne parle plus que de cela. La nouvelle circule de bouche à bouche. De plus, de temps à autre, nous entendons passer des avions qui survolent Ouffet.

Papa (Arthur) raconte:

- Et toi papa?

Moi je suis mobilisé et je suis à l'école de cavalerie à Beverloo. Vers 2 heures du matin on vient nous dire que c'est la guerre. On croit tout d'abord à une alerte comme nous en avons l'habitude depuis pas mal de temps.

Nous nous levons et l'on nous dit que les TAKA sont aussi en alerte. Or, tout au long de la "drôle de guerre" ils n'ont jamais "fait" l'alerte. C'est donc un signe que les choses sérieuses ont l'air d'être commencées.

En fait, les TAKA ce sont les militaires plus âgés, "les vieux" comme on les appelle qui travaillent aux barbelés.

Je reviens donc en camionnette jusque Hechtel.

Ton oncle Victor, lui il a 16 ans et est à la maison de nos parents au 148 rue Walthère Jamar à Ans. On affiche sur les murs et l'on proclame à la radio que tous les hommes de 16 à 35 ans sont mobilisés sauf ceux qui sont réformés.

Victor s'arrange avec d'autres jeunes d'Ans - je crois qu'ils sont une dizaine - pour partir à vélo. Ils veulent rejoindre un centre de mobilisation quelque part dans le Hainaut.

Ils vont jusque Tournai et de là, ils descendent sur la France.

Pour la petite histoire et lors de leur retour en Belgique, ils changent de train à la ligne de démarcation et les vélos restent sur l'autre train...

Trois mois plus tard, les vélos reviendront à Ans par chemin de fer...

Oncle Michel raconte:

Nous sommes donc le Vendredi 10 mai au matin et l'on écoute à la radio une proclamation de Paul-Henri Spaak qui parle à la Chambre.

Il dit que tous les aérodromes ont été bombardés dès l'aube et que les avions sont détruits au sol. Il reste donc très peu d'avions capables de prendre l'air en Belgique.

Nous ne décidons pas tout de suite de partir. J'en parle avec le curé Henri de Jeneret le curé d'Ouffet, et nous décidons d'un commun accord que si les allemands envahissent la Belgique et se dirigent sur Ouffet, nous nous mettrions en civil.

Il ne faut pas oublier que tous les gens se remémorent immédiatement les événements de 1914. Or il y avait eu pas mal d'atrocités commises aux premiers jours d'août 1914 que ce soit à Visé, Dinant et même à Liège et dans les environs.

Les gens commencent à avoir peur et si mes souvenirs sont bons, une batterie de canons s'établit au "Tige d'Anthines" ou de l'autre côté vers le cimetière. Je ne m'en souviens plus très bien.

Toujours est-il que ce vendredi se passe sans gros problème.

Samedi 11 mai 1940.

Le samedi, cette batterie belge se met à tirer vers l'autre rive de l'Ourthe. Les habitants du village commencent alors à évacuer...

Dans la matinée, les Gruselin - qui sont fermiers à Ouffet - décident de partir. Un char de ferme vient alors en dessous du presbytère et sur ce char on y pose un fauteuil. Le curé prend place et c'est ainsi que commence son voyage.

Il faut voir le tableau; un char et le curé drapé dans sa grande cape... c'est comme au cinéma. Le char provient de la ferme Marcourt ou Gruselin... je ne sais plus, mais le tableau du départ je me le rappelle comme si c'était hier.

Vers 18 heures, je fais le tour du village à vélo en montant par "le Hestrumont" et en revenant par le dessus de "La Sauvenière". On ne voit plus personne.

Arrive un petit camion militaire. Il s'arrête devant l'église. Il est chargé de toutes sortes de denrées et il a même perdu une caisse de café moulu. Cette caisse est tombée devant chez Sulbout en face de la maison des Boulet.

Nous parlons de tous ces événements avec Monsieur Boulet et Léa et je constate que nous avons tous et toutes la même hantise des allemands et des massacres. Notre décision est prise: nous partons.

J'ai une gouvernante qui se prénomme Doris et qui est allemande. Elle ne tient pas particulièrement à rencontrer les allemands et elle veut nous accompagner.

Aussitôt, je revêts des habits civils qui me viennent de Raymond Custine et vers 19 heures nous partons.

Quand je dis nous, c'est Alberte, Yvonne, Doris et moi. C'est à vélo que nous allons voyager.

Ta maman prend le vélo de Mariette, Yvonne et Doris prennent le leur. Moi, je mets ma grande cape par-dessus mon costume et nous voilà partis.

Monsieur Boulet et Léa Boulet restent seuls dans la grande maison familiale. Ils ne partiront que le lendemain. Edouard et Jeanne sont déjà partis vers la France.

C'est vraiment le sauve-qui-peut... la panique générale...

Avant de partir, je vais à l'église et il faut se rappeler que nous sommes Samedi, veille de la Pentecôte.

En ce temps-là, souvent la veille des grandes fêtes, on consacrait les hosties nécessaires pour ces fêtes. Ce qu'on avait fait le samedi matin...

Je me dirige donc vers le tabernacle et je consomme toutes les hosties avant de partir.

Il y en a beaucoup.

Nous sommes en début de soirée (19 heures) et nous prenons la route de Warzée.

A Warzée, nous prenons le chemin de Pair et nous nous dirigeons sur Bois et Borsu. Il fait nuit quand nous arrivons et nous décidons d'y loger. Nous avons fait royalement 15km... et c'est notre première étape.

Nous arrivons chez Georges Genon le demi-frère d'Alberte et d'Yvonne. Ils nous accueillent et nous nous préparons à passer notre première nuit d'exil.

Moi je loge dans un fauteuil peu confortable et je ne ferme pas l'oeil de la nuit. J'ai le dos littéralement coupé en deux.

Alberte, Yvonne et Doris logent chez Marie, une voisine.

Dimanche 12 mai 1940.

Très tôt le matin, on entend un remue-ménage. Ce sont des tanks Français qui arrivent et les militaires nous demandent si l'on a des renseignements quant aux positions des allemands.

Vantards comme d'habitude, ils disent qu'ils les attendent et qu'ils vont les canarder... et d'ajouter "Nous les aurons..."

On avait dételé les chevaux de chez Gruselin qui étaient arrivés hier soir en tirant un chariot et stupeur, en se levant ce matin ils s'aperçoivent que les chevaux sont partis. Ils sont retournés à Ouffet.

Ce sont peut-être les seuls, et en tous cas les premiers qui ont déjà compris que c'est la bonne route et pas celle que nous allons prendre pour nous jeter dans la gueule du loup...

Nous mangeons un petit bout puis nous reprenons la route. On se dirige vers Havelange, Hamois, Ciney et puis Dinant.

Un peu avant Dinant, et sur la route qui y mène, pour une raison inconnue, dans un virage et en pleine descente Yvonne passe au-dessus de son vélo...

Elle n'a rien et n'a même pas le temps de pleurer. Son vélo n'a rien non plus sauf le guidon un peu "faussé".

Après cet incident, nous remarquons que des chars français sont arrêtés dans les bois le long de la grand route Havelange-Dinant.

Il n'y a pas encore beaucoup de monde sur la route. La grande foule commence un peu plus loin que Ciney, au carrefour des routes venant de Barvaux en Condroz et de celle venant de Havelange.

Nous décidons d'aller dire bonjour à la marraine d'Alberte qui habite Ciney. Nous ne restons pas longtemps et l'on a vite fait de rattraper les gens venant du Condroz.

C'est à ce moment que commencent les convois de réfugiés comme on les voit dans les films d'actualités tournés à cette époque.

Le sentiment général de la foule est la peur... On fuit avec tous les moyens du bord... voiture, chars de ferme, poussettes d'enfants, le chien, le canari... A pied, à cheval et en voiture... et nous, nous sommes à vélo...

Il est impossible de rouler tant la foule est dense. Il faut essayer de dépasser tous ces gens et l'on n'y arrive pas.

Arrivés à Dinant, c'est la foule des grands jours. Nous sommes le dimanche de la Pentecôte et passer le pont avec cette foule n'est pas une sinécure.

Sur l'autre rive, à droite, il y a un hôtel où l'on distribue du vin à tous ceux qui passent. En fait, ils voient les caves de l'hôtel et disent qu'il vaut mieux que ce soit nous qui buvions le vin que les allemands.

Nous montons alors vers Anthée et arrivés au village, nous nous rendons à l'église. Après quelques minutes, nous repartons sans avoir entendu la messe en ce dimanche de fête...

Jean-Marie: Que mangez-vous pendant tout ce parcours ?

Je ne me rappelle plus avoir mangé ou bu quelque chose. Nous avons peur et il faut avancer le plus vite possible. Nous réintégrons la file des réfugiés.

À l'entrée de Philippeville, nous sommes attaqués par des avions. C'est la première fois que l'on nous tire dessus. On apprend tout de suite ce qu'est la guerre. On se couche immédiatement dans les fossés et heureusement personne n'est touché.

Sur la place de Philippeville une sirène est montée sur un trépied et à peine arrivés elle se met à fonctionner...

En ville, nous rencontrons Monsieur et Mademoiselle Somzée d'Ouffet avec qui nous échangeons quelques paroles. Trouver un endroit pour nous abriter et pour passer la nuit est maintenant notre principale préoccupation.

C'est en dehors du centre-ville que nous trouvons une petite ferme. Les gens très aimables, acceptent de nous accueillir pour la nuit. Il y a la mère, la fille et ses filles.

La ferme est pleine à craquer et chacun essaye de trouver une place pour dormir. D'autres choisissent de continuer leur marche. Nous mangeons un petit peu puis nous nous couchons.

Nous nous couchons dans un lit mais comme les bombardements sont tellement intenses, nous descendons à la cave.

Lundi 13 mai 1940.

Le lendemain matin, je me rends à l'église pour célébrer la messe. D'autres prêtres font comme moi et la plupart ne sont pas de Philippeville.

Le doyen de Philippeville est là et nous accueille. Je célèbre ma messe et après, je me rends au presbytère où je retrouve d'autres prêtres. Ils me demandent d'où je viens et ce que je vais faire. Le doyen en me reconduisant et tout en ouvrant la porte me dit:

- Vous avez de la chance, vous pouvez partir, mais nous, nous restons.

Je rentre à la ferme. Il est un peu plus de 9h30; nous nous remettons en route.

Nous empruntons une petite rue qui rejoint une route qui fait le tour de la ville; c'est une sorte de Boulevard périphérique. Quelques instants plus tard, nous retombons sur la caravane des évacués.

Nous arrivons alors à l'intersection de la grand route venant de Philippeville et allant vers Beaumont; notre route secondaire continue vers d'autres villages.

La caravane s'étire sur cette route secondaire et la police militaire française règle la circulation à ce carrefour. Ils empêchent les réfugiés de prendre la grand route.

Lorsque nous arrivons, le policier nous fait signe d'emprunter cette "fameuse" grand route. C'est vraisemblablement parce que nous sommes cyclistes et que les autres marchent qu'il nous autorise à prendre cette route quasi déserte.

Nous sommes vraiment heureux car sur cette route on peut enfin rouler.

Et de fait nous roulons, mais pas longtemps car revoici les avions. Ils attaquent tout ce qui bouge et à chaque attaque, nous plongeons dans les fossés. Trois fois de suite, le même scénario se présente sur une très courte distance.

On dépasse le village de Daussois et de nouveau une alerte. C'est la troisième en peu de temps. On se couche immédiatement dans le fossé de gauche. La campagne est en contrebas. Je vois de la fumée tout au loin dans la campagne. C'est qu'ils ont déjà attaqué là-bas.

Dans le fossé il y a Yvonne, Doris, Alberte et moi. Les voici qui attaquent et c'est manifestement nous, les réfugiés, qu'ils visent car il n'y a pas de militaires avec nous ou dans les environs immédiats.

On entend claquer les balles dans les feuilles des arbres. Ce sont des Stukas avec leur sirène caractéristique lorsqu'ils piquent... C'est effrayant...

Tout à coup, je sens un choc et ta maman couchée pas loin de moi entend un bruit sourd. Nous sommes lundi, il est environ 11h00 et je suis touché...

Tout de suite je suffoque et je dis:

- Je suis blessé...

Je crois que je suis blessé au côté gauche. Je sens pour voir si je saigne et en fait je ne saigne pas par-devant. Le projectile n'a pas traversé mon corps. Les autres réfugiés se relèvent et continuent leur route. Je suis incapable de marcher.

On me sort du fossé pour me porter sur le bord de la route et ensuite on m'appuie contre un arbre.

Je suis donc dans cette position depuis peu de temps quand j'entends quelqu'un qui dit: -Voici Monsieur le curé.

C'est un prêtre, qui évacue lui aussi et qui s'arrête. Il me donne l'Extrême-Onction puis repart.

Passent alors Monsieur Bacus et Fernand Vilenne d'Ouffet. Eux aussi s'arrêtent et viennent me voir. Ils repartent aussitôt. Le bourgmestre et des gens de la coopérative voyagent en camionnettes. On cherche alors quelque chose pour me transporter. On trouve une voiture ou une camionnette, je ne m'en souviens plus très bien, dans laquelle on me charge. On refait alors la route en sens inverse pour revenir au croisement des routes et se diriger ensuite vers le village.

Nous arrivons dans le village de Daussoit-Silenrieux. Alberte frappe à la porte de la première maison. Les volets sont fermés mais on peut entrer et on me met à l'arrière de la maison. C'est couché sur un matelas que je fais mes recommandations car je ne me sens vraiment pas bien.

Je perds du sang en abondance et manifestement c'est la panique. Tout le monde est "tout perdu" comme on dit chez nous. Je n'ai pas mal mais je suffoque. C'est en fait un shrapnell blanc qui m'a touché.

On essaye alors de trouver une ambulance mais ce n'est pas facile dans un tel bazar.

Voici enfin des militaires français. Quelqu'un leur a dit qu'il y avait un blessé dans la maison et ils viennent voir. Ils acceptent de me prendre mais ils ne veulent pas qu'Alberte monte dans l'ambulance. Ils ont déjà trop de blessés militaires et ils ne veulent pas s'encombrer d'une civile.

Après discussions ils acceptent quand même, et elle monte entre le chauffeur et le convoyeur. Il est quand même bon d'ajouter qu'un médecin militaire déconseille à Alberte de partir avec lui en ambulance car selon lui, le blessé n'en a plus pour très longtemps...

Avant de partir, elle dit au revoir à Yvonne et à Doris.

Moi je suis couché dans l'ambulance et un autre civil qui n'a plus qu'un morceau de bras est assis à côté de moi.

Lui, quand on l'a chargé dans l'ambulance, il voulait que son petit garçon l'accompagne mais on n'a pas voulu. Qu'est devenu ce petit garçon ? Nous ne l'avons jamais su...

Nous nous dirigeons vers Neuville sous Philippeville où une ambulance militaire de campagne est installée.

Les français occupent l'école et c'est dans les classes qu'on couche les blessés. Nous entrons dans une grande classe remplie de blessés et tous sont couchés sur des civières. Les ambulanciers me déposent au milieu de la classe parmi tous les autres.

Il y a des infirmières qui soignent et on me fait une piqûre à l'alcool camphré. Alberte, assise sur une valise à mes côtés voit le sang qui coule mais ne me dit rien.

Peu de temps après, les allemands attaquent de nouveau et mitraillent l'hôpital. Nous voyons les impacts de balles sur les murs. Ceux qui le peuvent se déplacent et se "planquent" entre les fenêtres. Mais moi je ne sais pas bouger et miraculeusement personne n'est touché dans cette classe.

Les français décident d'évacuer les blessés et c'est une autre ambulance qui vient nous chercher afin de nous évacuer vers la France.

Ils veulent nous sortir du champ de bataille dans lequel bien involontairement nous sommes tombés. Nous partons alors vers Mariembourg je pense, mais je dois avouer que je ne m'en souviens plus très bien.

J'ai mal car les chocs et les cahots de la route ne m'épargnent pas. J'en vois de toutes les couleurs et pour corser le tout, les allemands continuent de bombarder.

Tant bien que mal, nous arrivons dans un lieu habité. Une ville ou un village nous n'en savons rien puisqu'il fait noir. On comprend aisément que les éclairages soient proscrits et plus tard nous saurons que nous sommes à Fourmies.

Nous sommes en France à quelques kilomètres de la frontière belge dans un hôpital de campagne. C'est un collège dirigé en temps normal par des prêtres mais on n'en voit aucun. Ce sont uniquement des militaires qui l'occupent et cet hôpital de fortune est rempli de blessés. La plupart sont militaires.

On ouvre la porte arrière de l'ambulance et le convoyeur dit à un officier médecin:

- Je vous amène un mourant.

C'est de moi qu'il parle. Ceux qui le peuvent descendent de l'ambulance par leurs propres moyens tandis qu'on me porte sur ma civière.

On me dépose dans un grand hall et des médecins viennent me voir. Armé de ciseaux, un médecin découpe mon veston par l'arrière mais ne me l'enlève pas. Il regarde attentivement la plaie et dit:

- Réchauffement...

On me fait une piqûre antitétanique avant de me conduire dans la salle de réchauffement. C'est une pièce pas très large dans laquelle on dépose les civières les unes à côté des autres. On me met ensuite sur le corps un espèce de couvercle de cercueil. Un peu comme un catafalque... dans lequel brûlent des ampoules électriques.

Sans me déshabiller on me glisse sous cette espèce de couveuse. Il ne faut pas longtemps pour que je me ressente réellement revivre.

Je vois à mes côtés, un autre blessé qui lui aussi est couché sur une civière. On lui met le masque pour le chloroformer car il va être opéré. Ensuite les infirmières déploient un paravent et je m'endors.

Alberte assise près de moi me voit divaguer toute la nuit sans qu'elle ne puisse rien faire.

Maman (Alberte) raconte:

Lorsqu'il divague il veut que je parte et me dit:

- Va-t-en... va-t-en...

Il parle alors de Marie et de Jeanne Dawance... et moi je pleure.

Vient alors un médecin qui me demande de l'accompagner. Comme il suppose que je n'ai plus mangé depuis longtemps, il me donne des lentilles comme repas.

Je me rends compte à ce moment-là qu'il y a longtemps que l'on n'a plus mangé et c'est peut-être la meilleure chose pour Michel qui est blessé.

Ce médecin me verse une tasse de café mais du café français... extrêmement fort... Il y ajoute de l'eau et me force à manger.

C'est ainsi que se termine notre journée du Lundi.

Mardi 14 mai 1940.

Oncle Michel raconte:

Quand je m'éveille je ne divague plus. On vient voir et l'on constate que je suis toujours là...

Ils décident de me mettre dans une des classes de l'étage. On me couche dans un lit près de la porte. D'autres blessés occupent la chambre mais le lit qui est à ma gauche est vide.

Des malheureux sont en train de mourir. Je me souviens d'une infirmière, un peu plus âgée que les autres, en train de parler gentiment à un blessé. Elle essaye comme elle peut de le reconforter. Il y en a qui crient, d'autres demandent à Alberte du papier pour écrire mais on n'a plus rien. D'autres hurlent parce qu'ils ont un ou plusieurs membres arrachés... c'est la guerre dans toute son horreur.

La journée se passe ainsi et dès la nuit tombée un blessé demande un prêtre. La première fois qu'il crie personne ne répond. Il appelle une deuxième fois:

- Je voudrais bien un prêtre s'il vous plaît...

Je lui réponds, dans le noir:

-Je suis prêtre.

Alberte n'est pas là, elle est près des autres blessés dans les autres chambres car là aussi il y en a qui crient et qui demandent à boire.

Je dis alors à ce soldat:

- Si vous voulez dire quelque chose vous le pouvez. Les autres ne font pas attention...

Il s'est alors confessé et il ne verra pas le jour se lever.

Mercredi 15 mai 1940.

La journée du mercredi se passe sans gros problème mais je suis très ennuyé. Je ne sais plus uriner et à cause de cela, je ne suis pas bien.

Viennent alors des infirmières, toutes méridionales avec leur accent typique. L'une d'elles s'approche de moi et me demande mon âge. Je lui réponds que j'ai 26 ans et elle me dit:

- Le povre... le povre si jeune... 26 ans le povre...

Je lui confie mon problème et une autre qui l'accompagne me dit qu'elle va me sonder. Ce qu'elle fait et je me sens tout de suite mieux. Une autre avait déjà essayé mais sans y parvenir. Avant de partir elle me dit:

- Vous n'avez qu'à me demander et je reviendrai.

Nous sommes donc le mercredi et je n'ai toujours reçu comme soin qu'une piqûre antitétanique et un réchauffement...

Je confie Alberte à une infirmière plus âgée parce que je pense que je vais mourir. Elle me répond que je peux être tranquille, qu'elle s'occupera de la demoiselle. En fait, elle partira sans s'occuper d'Alberte...

Jeudi 16 mai 1940.

Les médecins viennent m'ausculter et parlent ensuite avec Alberte sans que je puisse entendre ce qu'ils disent. Quand elle revient je lui demande:

- Que t'ont-ils dit ?

Alberte est ennuyée et ne sait que répondre. Je lui dis:

- Ecoute, j'ai été administré, d'accord, mais je voudrais bien communier si c'est possible. Ils peuvent dire que je suis moins bien, mais moi je t'affirme que je me sens mieux. Regarde un peu ici dans mon cou si l'artère bat fort.

Et elle bat très fort...

Un prêtre vient alors me donner la communion. C'est je pense un aumônier militaire.

Ainsi se passe notre journée. Le soir, la lumière s'éteint. Plus de courant, plus de lumière, plus d'infirmiers... plus rien. C'est une impression terrible que l'on ressent à ce moment-là.

On entend des malades qui gémissent, d'autres qui crient et plusieurs demandent à boire. Soudain quelqu'un crie:

- On évacue...!!!

Deux militaires s'approchent de moi avec un brancard pour me conduire... à la morgue. Alberte les interpelle vigoureusement en leur demandant s'ils ne sont pas honteux et qu'ils doivent au moins attendre que je sois mort. Si elle n'avait pas été là, on me mettait à la morgue.

On commence à vider les lits et à évacuer l'hôpital. C'est l'offensive allemande, la percée de Sedan. Pour les français, c'est une véritable hécatombe. Toutes les lignes sont enfoncées et c'est partout le sauve-qui-peut. C'est l'évacuation dans le noir le plus complet. Arrive le moment où des militaires viennent nous chercher. On me descend par les escaliers, couché sur une civière, la tête en bas et tout cela dans une totale obscurité. Imaginez un instant l'impression que l'on ressent dans cette panique et dans cette position.

Les militaires blessés sont transportés dans des camions mais nous civils, plutôt que de nous conduire vers les camions, ils nous conduisent dans un petit local très étroit.

Nous sommes trois blessés sur des civières: deux italiens et moi. Alberte a mis toutes mes affaires dans ma cape qu'elle porte comme un baluchon.

Une infirmière drapée dans une cape suit l'officier responsable et lui dit:

- C'est honteux ! Ce n'est pas digne des français de faire une chose pareille. Vous ne pouvez pas laisser les gens comme cela.

Nous comprenons qu'ils foutent le camp et qu'ils nous abandonnent aux allemands qui doivent arriver dans les prochaines heures. Elle ajoute avant de partir:

- Et cette jeune demoiselle qu'on abandonne avec tous les mourants...

L'officier ne répond pas. Et ils partent. Après un moment, les voici qui reviennent pour nous chercher et nous ils nous chargent dans des camions.

En fait, le docteur avait dit à ses supérieurs:

- Je ne pars pas si l'on abandonne ces gens-là...

Alberte, la robe toute déchirée monte avec nous dans ce qui sert d'ambulance. On met donc les trois civières et Alberte à nos côtés; nous voilà partis.

Nous arrivons près d'un grand bâtiment. L'ambulance s'arrête. On sonne à la porte et c'est une religieuse qui vient ouvrir. Dans l'ambulance nous ne savons pas ce qui se passe dehors.

En fait, la religieuse ne veut pas accepter les blessés parce que dit-elle, on est venu enlever tous les malades et les blessés de leur maison. Elles attendent un car pour fuir devant l'ennemi. De toute manière, ajoute-t-elle, il n'y a plus personne et nous partons.

En entendant cela l'officier se fâche et lui dit:

- Taisez-vous ma soeur ! Je vous amène un prêtre. Il est gravement blessé et il est dans l'ambulance.

Alors, la religieuse ouvre sa porte et on nous dépose dans le couloir. Nous sommes donc restés là toute la nuit. En fait, nous y sommes restés jusqu'au samedi...

Alberte n'a rien à manger et elle reste assise sur sa petite valise.

Mais n'allons pas trop vite nous sommes seulement Jeudi et nous avons de la "distraction"... Les allemands commencent à attaquer Fourmie et qui plus est... au canon. Ils ne lésinent pas sur les moyens.

Je demande qu'on place ma civière entre deux fenêtres. J'ai ainsi le sentiment que je suis un peu protégé. Protection toute relative quand on y réfléchit bien mais nous n'avons déjà pas les éclats de toutes sortes qui se dispersent dans cette pièce.

Ils tirent par salve de 3 ou 4 coups. Un moment de silence succède à cette salve puis ça recommence. Il s'agit vraisemblablement d'une batterie de 3 ou 4 canons.

A un moment donné je dis à Alberte:

- Je crois que notre dernière heure est venue. Disons notre acte de contrition...

Pendant la journée, les soeurs viennent nous dire:

- Il n'y a plus rien à manger. Nous n'avons plus rien.

Les soeurs s'occupent de l'hôpital civil où se trouvent beaucoup de personnes âgées. C'est plus un hospice de vieux qu'un hôpital. Elles sont aidées dans leurs tâches par des jeunes filles qui soignent et qui s'occupent de l'entretien.

Et pendant qu'elles nous expliquent qu'elles n'ont plus rien, on entend tout à coup meugler des vaches. Je demande à la soeur à qui ces vaches appartiennent.

- Nous en sommes les propriétaires, me dit-elle. Je lui rétorque:

- N'y aurait-il personne pour les traire, ainsi nous aurions au moins du lait.

Et peu de temps après nous avons du lait. Elles savent même en conserver et elles font de la maquée que nous mangerons d'ailleurs tous les jours et ce pendant 10 jours...

Dans le courant de la journée, une soeur vient près de nous et nous annonce qu'un vieux monsieur ne va pas bien et qu'il va sans doute mourir sous peu.

- Ne pourriez-vous pas lui donner l'Extrême Onction ? me dit-elle.

Je lui demande:

- Avez-vous les Saintes Huiles ?

Et comme elles les ont, on me transporte jusque dans la chambre du mourant. Je demande alors qu'on veuille bien mettre ma civière à la hauteur du lit du vieil homme et c'est ainsi que je l'oins comme je peux. Les soeurs dirigent ma main pour me faciliter la tâche.

Samedi 18 mai 1940.

Dans la journée, quelqu'un crie tout à coup:

- Des anglais ou des américains arrivent...!!!

Je me dis que c'est impossible, mais ils insistent en disant qu'ils les ont vus.

Il faut se dire qu'il y a des jeunes dans hôpital et qu'ils sortent souvent pour aller en ville.

Ils se rendent donc à Fourmies qui est une ville complètement vidée de sa population. Le bombardement cesse et c'est évidemment mauvais signe.

Peu de temps après, on nous dit que ce ne sont pas les anglais mais les allemands. De fait les allemands arrivent et les soeurs ont peur.

Elles viennent nous trouver et nous confient qu'elles craignent pour le Saint Sacrement. Je leur dis qu'il n'y a qu'une chose à faire, c'est de consommer toutes les hosties le plus rapidement possible et en tous cas avant leur arrivée. Et c'est ce que nous faisons.

J'invite tous ceux qui sont près de nous et qui le désirent à consommer les hosties avec nous. Une soeur me demande alors:

- Mais avez vous vos papiers ?

Je lui réponds que oui. Elle me dit, qu'elle a entendu dire qu'ils sont contre la religion et qu'il vaudrait mieux les détruire. Je lui réponds que je voudrais bien garder ma lettre d'ordination et qu'elle n'a qu'à cacher mes papiers dans un des nombreux livres que l'on peut trouver dans un couvent...

Comme maintenant il est évident que nous sommes condamnés à rester là, on vient me chercher vers midi, pour me mettre enfin dans un lit. On m'installe dans une salle avec les deux italiens.

Une nouvelle fois je suis près de la porte. J'ai donc toujours sur moi les vêtements que j'avais lorsque j'ai été blessé et Alberte est toujours assise sur sa petite valise...

On m'enlève quand même mon veston et ma chemise qui est pleine de sang et toute déchirée. On donne à Alberte une robe car la sienne est aussi dans un piteux état.

C'est la robe d'une femme de l'hospice qui vient de mourir.

Enfin installé dans un lit, les jours passent... et nous n'avons toujours pas vu les allemands.

Un beau jour, la supérieure et soeur Marie viennent me voir et la supérieure m'annonce qu'un abbé du collège est revenu. Il va venir nous dire bonjour.

Effectivement, peu de temps après le prêtre vient me voir. Il s'assied à côté de moi et nous discutons. Il me dit que tout le monde est parti et que le collège est désert.

Je lui demande s'il n'a pas un bréviaire pour moi, car mes affaires sont restées à Daussoit où j'ai été blessé.

Il m'en apporte un, mais me précise que quand j'en aurai fini, il voudrait bien l'avoir en retour.

Les soeurs se mettent alors en tête de me trouver une soutane...

Les jours passent... et ainsi toute une semaine...

Lundi 27 mai 1940

On annonce qu'un staff allemand de soignants va arriver. Le médecin major et ses assistants arrivent et ils sont accompagnés d'un "Schwester". C'est une infirmière allemande. Elles s'appellent toutes "Schwester" c'est-à-dire "soeurs".

Elles sont vêtues d'un uniforme très strict avec un haut col en Celluloïd.

Ils se dirigent vers mon lit pour m'examiner. Le médecin m'aide à m'asseoir dans le lit et m'ausculte. Il tapote dans mon dos et j'entends les différentes résonances suivant l'endroit où il frappe.

Certains endroits résonnent mat comme s'il y avait de l'eau. Il se redresse, se tourne vers la soeur et dit:

- Demain "pouction"...

Ensuite, il me demande comment j'ai été blessé ? Je lui réponds que c'est par les avions. Il me demande aussi pourquoi la demoiselle à l'air d'avoir si peur... et c'est d'Alberte qu'il parle.

Il est vrai que le jour de cette première auscultation, je ne suis pas bien et j'ai même de la fièvre. Ils vont alors vers les italiens et avec eux c'est beaucoup plus chaleureux. Ils s'occupent d'eux ... Ce sont leurs alliés...

La nuit est mauvaise et je passe vraiment une nuit affreuse...

Mardi 28 mai 1940.

Le matin c'est une autre équipe qui s'amène et moi j'ai la frousse de sa "pouction...". Un autre médecin m'examine et lui aussi se tourne vers la soeur et dit:

- Fiel essen... Ce qui veut dire que je dois manger beaucoup et rester coucher.

Mais nous n'avons rien à manger et le matin nous recevons une assiette de maquée...

Au début, nous n'avions même pas de pain, mais maintenant on en reçoit d'un cantonnement militaire. Ce sont des pains qui viennent des réserves et que l'on fait sécher dans un four. Cela semble bon mais nous n'avons qu'une tranche de pain sec... avec bien sûr, de la maquée... Ce n'est que plus tard que nous aurons le fameux pain "mastic".

Alberte me donne sa tranche et nous sommes tous logés à la même enseigne. Les blessés, malades, vieillards, bien portants... tous reçoivent leur tranche de pain sec. C'est le même régime pour tous.

Alberte et Suzanne, une jeune fille rencontrée sur place, se rendent utiles comme elles le peuvent en aidant les religieuses auprès des vieux et des vieilles de l'hospice. Suzanne est française et ses parents sont blessés et hospitalisés à Fourmies, ville où ils habitent en temps "normal".

Elles aident soeur Marie dans toutes les tâches qui vont des soins de toilette aux lavements... C'est apparemment dans la bonne humeur de deux jeunes filles qui deviendront des amies que tout ce travail se fait. Un peu de sourire dans les atrocités de la guerre ne fait de mal à personne... au contraire...

Je suis toujours sur le même lit et à la même place. Pendant la journée, arrive un domestique âgé d'une cinquantaine d'années. Il se plante au pied de mon lit et il commence à m'engueuler parce que le roi Léopold III a capitulé. Il me dit que c'est une honte et ajoute encore bien d'autres bêtises.

Tout cela est dû à l'ambiance anti-belge de l'époque et au discours qu'a fait Paul Reynauld à la radio. Son discours est une véritable insulte à Léopold III et à toute la Belgique.

A la cuisine, certains bons français... refusent de passer les plats à Alberte simplement parce qu'elle est belge. Ils ne feront pas mieux que les belges... et un mois plus tard... mais enfin passons...

Toujours est-il que des rumeurs nous arrivent et ces rumeurs disent que les belges "repassent". Ils retournent au pays et refont le chemin en sens inverse.

Des gens de Charleroi s'arrêtent à l'hôpital et je profite de l'occasion pour écrire une petite lettre pour que ces personnes la postent en Belgique.

Ce petit mot, Jean-Marie le retrouvera lors du déménagement de la maison du 183 rue Walthère Jamar à Ans en Septembre 1996. (Voir annexe).

Donc, je suis toujours dans la même chambre et depuis que j'ai été blessé on m'a simplement fait deux piqûres: une d'alcool camphré, le jour où j'étais vraiment mal et c'était pour soutenir le coeur. La deuxième piqûre était une piqûre antitétanique. On inscrit ces deux piqûres sur une carte qui est attachée à mon veston.

Cette fiche je la remettrai lors de ma demande de pension. C'était la seule preuve que je possédais prouvant ce que j'avais subi.

Petit à petit les choses ont l'air de s'arranger. La Belgique a capitulé et les soeurs se disent qu'il faudrait m'installer dans une autre salle. Tout l'établissement est vide. L'hôpital avait été vidé lors de l'évacuation et est toujours inoccupé.

On me transfère dans une petite chambre et Alberte a aussi sa chambre à côté de la mienne. Je suis donc seul dans une chambre.

Je commence à essayer de me lever, mais c'est plié en deux que j'essaye de marcher. Bien que je n'ai toujours pas été soigné, la plaie se cicatrise.

Je tente une première sortie et c'est vers le verger que nous nous dirigeons. Nous venons d'arriver dans ce jardin, quand nous entendons un cor dans le lointain qui se met à jouer un bel air. Alberte est très émue en entendant ce concert improvisé.

Nous n'avons jamais su qui jouait. Peut-être bien un allemand dans son cantonnement... qui saura jamais ?

Maintenant je peux me rendre à table pour manger mais j'éprouve de grosses difficultés à me redresser.

Les jours passent et de jour en jour je me sens mieux. Je peux maintenant me redresser presque complètement.

Vient alors un médecin français, prisonnier des allemands et qui est attaché à l'hôpital. Il fait ses visites et me dit qu'il ne saurait pas me radiographier car ils n'ont plus rien. Par contre il va me regarder à la scopie.

Je me rends à sa consultation et après m'avoir examiné à la scopie il me dit:

- Je ne vois rien. Je ne vois même pas de projectile !

L'explication serait celle-ci. J'ai deux coups sur le corps. Une plaie perforante et une plaie superficielle une sorte de "bleu". Un éclat de shrapnell m'atteignit dans le dos. Ayant une aspérité pointue ou tranchante, il m'aurait brisé une côte et ainsi pénétré dans le poumon (plaie perforante) mais pas très profondément, retenu par le corps de l'éclat qui aurait rebondi (bleu) sur le dos.

J'ai deux trous dans ma cape, deux trous dans mon veston et deux plaies dans le dos. J'ai eu une côte éclatée et des morceaux ont perforé le poumon.

Nous sommes au mois de juin.

Il y a presque un mois que j'ai été blessé et je commence à marcher. Le médecin me dit qu'il n'y a plus rien à faire comme traitement et je commence à redire la messe.

Un beau jour, qui voyons nous arriver ? Doris. Elle est venue seule à vélo et après les retrouvailles elle nous raconte son odyssée avec Yvonne.

Lorsqu'elles m'ont vu chargé dans l'ambulance elles ont essayé de savoir où l'on m'emmenait. On leur dit que nous sommes partis vers la France et quand elles arrivent à Fourmies, elles ne nous trouvent pas. Elles continuent sur Laon où elles passent plusieurs nuit avec d'autres évacués.

Elles se sont littéralement jetées dans la gueule du loup et elles sont en pleine bataille. On tire et on bombarde sans arrêt. Elles entendent même des objets qui tombent sur les tuiles de la grange où elles se sont réfugiées. Bref, l'horreur !

Arrivent alors des gens qui conseillent à tout le monde de ne pas rester là et de se sauver. Et c'est ainsi qu'elles doivent se coucher dans un fossé au-dessus duquel passe un tank allemand et de ce fait passe au-dessus d'Yvonne...!!!

La frousse de sa vie...

Au milieu de toutes ces horreurs, des gens disent que les allemands viennent de passer. Or, si les allemands sont passés, cela ne sert donc plus à rien de fuir. Elles décident de retourner à Ouffet.

Elles repassent par Fourmies et se rendent au collège. Elles sont reçues par le concierge ou celui qui fait fonction mais qui malheureusement a perdu la tête.

Il leur dit de le suivre pour voir ce qu'il veut leur montrer.

C'est dans une grande pièce qu'il les conduit et là, un grand nombre de cadavres sont étendus. Courageusement Doris va voir si elle ne nous trouve pas.

Nous sommes entre le 15 et le 20 juin.

Découragées, elles reprennent leurs vélos et la route du retour. Doris étant allemande, peut parler avec les allemands. C'est ainsi qu'elles reçoivent de temps à autre de la nourriture. Ce n'est pas n'importe quoi puisqu'elles mangent des pattes de poulet, de la viande... bref tout ce qu'ils n'auront plus durant les 4 années qui suivent.

Bref, elles arrivent à Ouffet, mais sans Alberte et moi. Jules Boulet, le père d'Alberte et Léa sont déjà rentrés vu qu'ils ne sont pas allés très loin. Ils sont allés jusque Porcheresse et le lendemain de leur arrivée, ils disent à Georges Genon qu'ils rentrent. Leur épopée à eux était terminée.

Partir à quatre et rentrer à deux c'est difficile à expliquer. Et pourtant il faut bien dire la vérité ou ce que l'on croit être la vérité. Elles disent que Monsieur le

vicaire est bien sûr mort et qu'Alberte aura fait des transfusions... Jules et Léa comprennent le tragique de la situation et n'ont plus que leurs yeux pour pleurer. Yvonne a du mal à accepter la chose mais c'est la guerre et l'on comprend ce que c'est qu'une guerre. On dit qu'Yvonne n'arrêtait pas de manger... la réaction ou la privation de nourriture...

Léa n'en dort plus, l'incertitude la ronge. De plus, on ne sait rien de l'endroit où nous pouvons être.

Un beau matin, Léa part faire ses courses au village et rencontre Paula Raskin qui lui dit:

- Ecoute un peu Léa !... Et puis non, je ne te dis rien. Léa lui répond:

- Ah non ! tu as parlé, maintenant dis-moi la vérité.

- Ecoute, dit Paula, on vient de me dire que le vicaire est mort...

L'inquiétude de Léa est à son comble et elle se demande ce qu'Alberte est devenue dans tout cela, car à Ouffet, ils n'ont toujours pas de nouvelles.

Ces bruits viennent de rumeurs rapportées par les uns et les autres. César Genot, mayor d'Ouffet est allé jusqu'à Calais pour accompagner son fils Joseph qui était militaire et qui s'embarquait pour l'Angleterre. Il m'a vu quand je venais d'être blessé et que j'étais appuyé contre un arbre.

En rentrant à Ouffet, et sans attendre une confirmation il dit à tout qui veut l'entendre:

- Oh, li vicaire est mwért. Dji sé minme bin wice qu'il est ètèré...

J'ai remis deux petites lettres à des personnes de passage dont une est remise à des gens d'Angleur.

Léa et Jules Boulet les recevront et ainsi, Léa pourra dire à tous ces gens qui répandent n'importe quel bruit sans savoir, que tout est faux et que nous sommes vivants. Mais certaines personnes sont inconscientes ou idiotes...

Un jour, Léa se rend au village pour y faire des courses et elle rencontre Modeste Dawance, le papa de Marie Dawance. Lorsqu'il l'aperçoit il lui dit:

- Ha, vormin, dj'a chal ine lètte por vos... Dj'aveû roûvi mi...

Léa ne l'a jamais oublié... Elle lui avait été donnée à la Halle des Carmes à Liège. Il l'avait mise dans sa poche et elle avait fait poche restante... C'est incroyable...

Pour de telles nouvelles et en cette période troublée, on éprouve des difficultés à comprendre une telle attitude.

L'abbé Kuppens, mon remplaçant à Ouffet, doit même en chaire de vérité, demander aux paroissiens d'arrêter de faire courir ce genre de bruits, ne fusse que par respect pour la famille qui est dans l'angoisse et l'incertitude.

Arthur est à la Halle des Carmes et il doit aller faire une course. Rue Grétry, il rencontre Jeanne et Marie Minet, deux habitantes d'Ouffet. Elles sont chargées de paquet et de ballots divers. Elles engagent la conversation et parlent de tout et de rien sauf de moi.

Puis Arthur demande des nouvelles d'Ouffet et elles disent qu'on dit à Ouffet que le vicaire est mort. Arthur leur dit qu'il n'en est rien et qu'elles doivent le dire à Ouffet.

Il les aide ensuite en chargeant tous leurs colis sur son vélo et les reconduit jusqu'à la Halle des Carmes.

Une lettre est donc arrivée et c'est la certitude que les évacués perdus... sont vivants.

Doris se rend à la Halle des Carmes et discute avec Maman. Maman lui dit qu'il faut venir me rechercher mais comment? Ca c'est un autre problème.

Doris enfourche son vélo et la voilà partie à Fourmies. Lorsqu'elle arrive nous sommes surpris de la voir mais aussi très heureux. Nous sommes le 5 juillet 1940.

Comme elle est arrivée dans la soirée, elle loge à Fourmies et le lendemain matin, elle repart en disant qu'elle va trouver une solution et qu'on va venir nous rechercher.

Il faut trouver avant tout un moyen de locomotion et en temps de guerre ce n'est pas évident.

Maman dit à Doris que la première chose nécessaire est l'essence.

Papa, maman et Arthur décident que l'on va demander à Monsieur Hendrickx, le pharmacien du bas de la côte d'Ans pour qu'il vienne nous rechercher?

Pourquoi Hendrickx ? Parce qu'il possède une voiture et qu'il est un cousin.

Doris se rend à la Kommandantur de Liège et fait la file pour être reçue. Lorsque vient son tour, elle s'entend dire que ce n'est pas là qu'elle doit aller mais à la Banque de Bruxelles où se trouve maintenant la BBL.

Immédiatement, elle s'y rend et on lui demande pourquoi elle a besoin d'essence. Elle explique la situation et on lui redemande pourquoi elle veut de l'essence pour un belge.

- Depuis qu'il est parti, c'est sa mère qui me paie, explique-t-elle.

Elle est convainquante et se voit remettre un bon de 80 litres d'essence à enlever à Sclessin. Quatre-vingts litres, ce n'est pas beaucoup pour un tel voyage et surtout pour une grosse voiture.

Ils vont donc trouver Emile Hendrickx pour lui demander de venir me chercher.

- Je veux bien y aller, dit-il, mais il me faut de l'essence.

- Nous en avons, répond maman.

- Il me faut aussi une autorisation du Bourgmestre ou du commissaire de police.

On va donc trouver le commissaire de police pour obtenir cette fameuse autorisation.

- Ah non ! Je ne peux pas vous délivrer une autorisation, dit le commissaire.

- Pourquoi, lui demande t-on ?

- Parce maintenant, ce sont les allemands qui sont maîtres et c'est à eux d'accorder cette autorisation.

- Mais ils nous ont donné le bon d'essence pour le voyage, lui rétorque-t-on.

- Alors dans ces conditions, si vous avez l'essence, je vous écris immédiatement votre autorisation.

Vendredi 12 juillet 1940

Papa (Arthur) raconte:

Le 12 juillet, Hendrickx, Doris et moi, nous nous mettons en route pour Fourmies.

Tout d'abord, nous allons à Sclessin pour faire le plein d'essence dans un dépôt gardé militairement. Sitôt le plein fait, nous prenons la route de Philippeville.

En cours de route, à Henret, nous nous arrêtons dans un café. Hendrickx a soit disant soif et prend ce prétexte pour faire cette halte. Mais selon moi, il avait entendu des rumeurs quelque part.

Il demande où se trouvent les toilettes et chose curieuse, le patron le suit. Quelques minutes plus tard, il revient à la table et ne dit rien. En réalité, le patron lui a dit que Michel est mort... que le vicaire d'Ouffet est décédé... comme quoi les canards ont la vie dure surtout pendant la guerre.

Le même jour, nous arrivons enfin à Fourmies et les soeurs nous reçoivent.

Oncle Michel raconte:

Comme nous sommes impatients de revoir le pays nous décidons de reprendre la route le plus vite possible. Dès que nous avons mangé, on charge la voiture et nous partons.

On m'y installe à l'arrière avec un gros coussin pour me soutenir le dos. Les soeurs sont tristes de me voir partir car elles n'auront plus leur messe du matin.

Emile Hendrickx veut aller acheter des souliers pour sa femme Solange. Les chaussures sont meilleur marché en France à cette époque et c'est Alberte qui le met pendant le voyage pour ne pas être accusé de fraude à la douane.

A Philippeville, Emile Hendrickx dit qu'on doit s'arrêter parce qu'il n'a plus beaucoup d'essence et qu'il devrait refaire le plein. Pour être sûr d'en avoir assez pour le retour, Doris dit qu'elle va aller à la Kommandantur en redemander.

Aussitôt dit aussitôt fait. Nous nous arrêtons devant la Kommandantur de Philippeville et Doris entre. Elle rencontre un officier et lui explique notre problème.

- Pourquoi n'en avez vous pas demandé plus ? demande l'officier.

- Parce que j'ai pris ce que l'on me donnait, rétorque-t-elle.

Un militaire vient voir à la voiture et m'y voit assis à l'arrière. Il lui redonne 10 litres.

Nous nous rendons alors dans un garage et l'on demande 10 litres.

Là, le garagiste nous dit:

- Vous auriez dû en demander 20 litres, vous les auriez reçus.

Doris retourne à la Kommandantur et revient peu de temps après avec un nouveau bon de 10 litres. On met donc les dix litres supplémentaires dans le réservoir et nous partons. On ne délivre plus l'essence que sur présentation de bons émis par les allemands.

En fin de journée, nous arrivons à Ans. Je ne dois pas vous décrire l'émotion de toute la famille quand nous sommes arrivés.

Alberte est aussi revenue jusqu'à Ans et Léa est venue nous voir dès qu'elle a su que nous étions rentrés.

Alberte est alors retournée à Ouffet et c'est avec une grande émotion que son père, Jules Boulet l'a reçue.

Ma convalescence.

Je reste à Ans une quinzaine de jours en convalescence. Marcel Kuppens me remplace à Ouffet et je dois avouer que je n'aime pas beaucoup cela.

Je vais à l'évêché et je suis reçu par Monseigneur Simenon. J'y raconte mon odyssée et je lui fais part de mon désir de reprendre mes fonctions de vicaire d'Ouffet.

Simenon me fait comprendre que j'ai le temps, que je dois me reposer et ne pas aller trop vite.

- Nous avons mis Marcel Kuppens à ta place car nous ne savions pas ce que tu étais devenu et de plus, le curé Henry de Jeneret n'est pas d'une santé florissante, me dit-il.

- Je me sens très bien, répondis-je, et je voudrais bien reprendre ma fonction le plus rapidement possible.

- C'est très bien me répondit-il, mais fait toujours doucement. Nous allons lui trouver une autre affectation.

Fin juillet, je reprends la route pour Ouffet.

Pour aller à Ouffet, il faut prendre le tram jusque Liège, puis changer et prendre un autre tram, le tram vert place de la République Française jusqu'au terrain de football d'Ougrée.

Là on abandonne le tram et l'on monte à pied vers l'endroit où les petits trams attendent les voyageurs. Ce sont des motrices Diesel que nous appelons des "treûs francs... treûs francs..." en raison de la sonorité de leur klaxon.

La trottinette est donc à son arrêt et prête à partir. Et je cours pour ne pas la rater. C'est donc la première fois que je cours... J'ai été blessé en Mai et nous sommes fin juillet et je cours déjà...!!!

Je rentre à Ouffet et l'abbé Kuppens est encore là pour quelques jours. Doris est là aussi et tout le monde est surpris de me voir rentrer.

Les promesses sont tenues !

Pendant que nous étions en France, Yvonne et Léa avaient promis à la Sainte Vierge que si nous revenions, elles se rendraient à Banneux à pied...!!!

Comme une promesse est une promesse, elles se mettent en route durant le mois d'août 1940. C'est le plein été avec sa chaleur mais aussi ses mouches... Elles sont littéralement mangées des mouches comme on dit chez nous.

Elles quittent Ouffet, passent par Xhoris et de là descendent sur Aywaille. D'Aywaille elles vont vers Remouchamp et remontent enfin sur Banneux.

Il doit y avoir une bonne cinquantaine de kilomètres...

A Banneux, elles font leurs dévotions puis se rendent à Verviers chez le curé de St Antoine qu'elles connaissent bien.

Le curé les traite de "folles" de faire de telles promesses et c'est chez lui qu'elles logent.

Le lendemain, elles reprennent la route pour rentrer à Ouffet.

Plus tard, nous avons appris que le père de Suzanne Rousseau était décédé peu de temps après notre départ. Suzanne entretiendra une correspondance pendant près de cinquante ans avec Alberte. Un jour, elle viendra même à Ans accompagnée de son mari, et c'est en larme, que les deux anciennes infirmières... se retrouveront.

Epilogue.

Je suis resté à Ouffet jusqu'en 1947 soit une dizaine d'années puis j'ai été nommé curé Aux Avins. Des Avins en Condroz, je suis parti pour Tilff en 1951 et de Tilff, je suis nommé curé à Saint Gilles (Liège) en 1962. Après 27 ans à Saint Gilles je prends ma retraite en 1989 et j'accepte la charge de Villers St Siméon. Je quitte Saint-Gilles le 3 juin 1989. Suite à une agression violente, je quitte Villers St Siméon en 1993 pour habiter un appartement rue de Jemeppe à Loncin. Elisabeth Moreau m'accompagne depuis Villers et j'assure à Loncin de nombreux services suite au manque de prêtres et à la grandeur des paroisses desservies par le curé de Loncin, Awans et Alleur...

Vous venez de lire notre histoire, notre odyssée. A la fin septembre 1940, le plus grand exode que la Belgique ait connu est terminé. Nous y avons pris part. Il a touché, apparemment, près de la moitié de la population. La minorité qui n'est pas rentrée pour l'automne ne rentrera pas avant longtemps. Elle reviendra - quand elle reviendra - cinq ans plus tard, avec les armées de la Libération.

Beaucoup de gens ont souffert pendant cette période chaotique. Nous aussi nous avons souffert et parfois nous nous sommes demandés si notre heure n'était pas venue.

Mais que voulez-vous l'homme ou les hommes proposent et Dieu dispose...

Jean-Marie le 4 décembre 1996